

SIXIÈME ANNÉE

TOME VI.

REVUE BIBLIQUE INTERNATIONALE

PUBLIÉE

SOUS LA DIRECTION DES PROFESSEURS

DE

L'ÉCOLE PRATIQUE D'ÉTUDES BIBLIQUES

établie au couvent dominicain Saint-Étienne de Jérusalem.



PARIS
LIBRAIRIE VICTOR LECOFFRE
RUE BONAPARTE, 90

1897

ÉTUDE SUR LES VERSIONS COPTES DE LA BIBLE

(*Suite.*)

III. — CE QUI A ÉTÉ PUBLIE DES VERSIONS ÉGYPTIENNES

A. — VERSION BOHAIRIQUE. *Ancien Testament.* — *Le Pentateuque* a été publié pour la première fois, par David Wilkins, à Londres, en 1731, censément d'après les trois manuscrits du Vatican, de Paris et de Huntington, mais, de fait, d'après ce dernier manuscrit seulement, comme le remarque P. de Lagarde dans son édition. En 1854, un Français, Fallet, entreprit de publier le *Pentateuque* d'après les manuscrits de la Bibliothèque nationale avec des variantes et des notes. Deux livraisons seulement de cette publication virent le jour, sans introduction, sans même la clef des sigles des manuscrits d'où les variantes sont prises. — Genèse, i-xxvii.

En 1867 parut une autre édition complète du *Pentateuque* par P. de Lagarde, basée sur l'édition de Wilkins et un manuscrit de Tattam daté de l'an 1303. Le manuscrit 1, du Vatican, le plus ancien et sans doute le plus correct des six manuscrits connus, n'a donc pas encore été utilisé !

En dehors des fragments contenus dans le manuscrit de Berlin, or. fol. 446, nous n'avons des autres *livres historiques* que des péricopes qui ont été insérées dans des livres liturgiques : le Rituel, l'Eucologe ou Pontifical, le Psautier et les Lectionnaires. Les trois premiers de ces livres ont été publiés à Rome par M^{sr} R. Tuki. Les lectionnaires sont encore inédits. P. de Lagarde a réuni tous ces fragments et les a publiés en 1879 sous le titre de *Bruchstücke der koptischen Uebersetzung des Alten Testaments*. Voici la liste de ces fragments avec l'indication des ouvrages imprimés ou manuscrits d'où ils sont tirés.

Josué 111, 7 — 1v, 9. Tuki, Euchologe 1, p. 544.

— xxiii, 1-14. Tuki, Rituel, p. 314.

Judic. xi, 30-40. Tuki, Rituel, p. 546.

I Reg. ii, 1-10. Tuki, Psautier, p. 439.

— xvi, 1-13. Tuki, Euchologe, 1, p. 258.

— xvii, 16-54. Lectionuaire, Göttingen cod. or. 125, 15^a.

- I Reg. XVIII, 6-9. *Ibidem*.
 — XXIII, 26 — XXIV, 23. *Ibid.*
 II Reg. I, 17-27. Tuki, Rituel, p. 321.
 — VI, 1-19. Tuki, Euchol. I, p. 254, *ibid.*, p. 550; Berlin, ms. orient. fol. 446, fol. 1.
 III Reg. II, 1 — IV, 10. Tuki, Rituel, p. 323.
 — VIII, 1-21. Berlin, ms. or. fol. 446 fol. 7; Tuki, Euchol. I, p. 576.
 — VIII, 22. — IX, 3. Tuki, Euchol. I, p. 594.
 — XVII, 2-24. Lectionnaire Götting. cod. or. 125. 9. Les versets 17-24 sont aussi dans Tuki, Rituel, p. 539.
 IV Reg. IV, 8-25. Lectiono. Götting. cod. or. 125. 9.
 I. Paralip. XV, 2 — XVI, 37. Tuki, Euchol. I, p. 545. Berl. cod. or. fol. 446, fol. 13.
 — XXVIII. Tuki, Euchol. I, p. 555. Berl. cod. or., fol. 446, fol. 33.
 — XXIX. *Ibid.*
 II Paralip. III, 1 — VII, 16. Berl. cod. or. fol. 446. fol. 23-32 (jusqu'à VI, 30 seulement); Tuki, Euchol. I, pp. 564-576 (III, 1 — VI, 11), 581-592 (VI, 11 — VII, 16); *ibid.* II, p. 148 (III, 1 — VI, 11).

L. Stern avait commencé la publication du manuscrit de Berlin, dans la *Zeitschrift für Aegyptische Sprache*, etc. 1876, quand Brugsch publia le manuscrit en entier (*Der Bau*, etc. Leipzig, 1877) : édition assez incorrecte et incomplète, comme le montre P. de Lagarde (*Bruchstücke*).

Job. — Ce livre n'a été publié que par H. Tattam, en 1846, probablement (?) d'après le manuscrit du British Museum, addit. 18997. *The ancient coptic version of the book of Job*. Rapprochez de cette édition la version arabe publiée en 1876 par P. de Lagarde (*Psalterium Job*, etc.), d'après le ms. copte-arabe de Berlin or. fol. 447.

Le Psautier a été publié pour la première fois à Rome par Mgr. R. Tuki en 1744, d'après le manuscrit copte 5 de la Bibliothèque Vaticane. Édition liturgique, divisée en cinq livres et suivie des cantiques et des prières de l'Ancien et du Nouveau Testament; le tout accompagné d'une traduction arabe. Division : Premier livre Ps. I-XL; Deuxième livre Ps. XLI-LXXI; Troisième livre Ps. LXXII-LXXXVIII; Quatrième livre Ps. LXXXIX-CV; Cinquième livre Ps. CVI-CL. Plus le Ps. CLI. Indépendamment de cette division, il y en a deux autres; l'une en vingt καοιχιατα, l'autre en soixante λογα. Les cantiques et les prières sont comme il suit : 1. Premier cantique de Moïse (Exode). — 2. Second cantique de Moïse (Dentéronome). — 3. Cantique d'Anne, mère de Samuel. — 4. Cantique d'Ézéchias. — 5. Prière de Manassé. — 6. Prière de Jonas. — 7. Prière d'Habacuc. — 8. Première prière d'Isaïe. — 9. Deuxième prière d'Isaïe. — 10. Troisième prière d'Isaïe. — 11. Quatrième vision de Daniel. — 12. Prière et cantique d'Azarias. — 13. Cantique de la sainte Vierge. — 14. Cantique de Zacharie. — 15.

Cantique de Siméon. — 16. Cantique des Anges (*Gloria in excelsis*). — 17. Oraison Dominicale. — 18. Symbole de Nicée. — 19. Hymne copte en l'honneur de David. Cet hymne ne se trouve pas dans le ms. 5; Tuki l'a probablement pris du ms. 6, qu'il doit avoir suivi, pour la division du Psautier. (Voyez ASSEMANI, *Codices*, etc.)

J.-L. Ideler donna une seconde édition du psautier en 1837, basée sur le manuscrit de Berlin or. 4° 157. Ce manuscrit porte en marge des variantes qu'Ideler croyait avoir été prises par Lacroze des manuscrits de Paris et d'un manuscrit qui avait appartenu à ce savant et qui aurait disparu. Il fit usage de ces variantes, dans son édition qu'il collationna aussi sur un manuscrit de la Bibliothèque de Berlin qui avait appartenu à Ilgen. (*Preface*, p. vi-vii.) Ideler avait jugé très sévèrement l'édition de Tuki ainsi que la réimpression qu'en avait fait en 1826 la Société Biblique d'Angleterre.

M. G. Schwarze ne jugea pas moins sévèrement le travail d'Ideler, dans la préface de son édition publiée à Leipzig en 1843. Il montre tout d'abord que les notes marginales, du ms. or. 4° 157 ne sont point prises des manuscrits de Paris, mais en grande partie du manuscrit de Berlin, Dietz A fol. 37, et qu'elles sont de la main de Petrus et non de Lacroze; il montre ensuite que le manuscrit d'Ilgen n'est autre que le manuscrit de Berlin or. 4° 276, et qu'Ideler n'a tiré presque aucun parti de ces deux manuscrits n'ayant jamais vu le premier et n'ayant consulté le second que d'une manière très superficielle. L'édition de Schwartz est faite sur les trois manuscrits, de Berlin, collationnés sur l'édition du Tuki, le codex Alexandrinus et le codex Vaticanus. — En 1875, P. de Lagarde publia la quatrième édition complète du Psautier Bohairique, malheureusement en caractères latins. Elle est faite sur les manuscrits suivants : 1° Berlin or. 4° 157; 2° Berlin Dietz A. fol. 37; 3° Oxford, Hunt. 121; 4° Oxford Maresch. 31; 5° Paris, copte, 5. 6° Paris, copte 12 (Diurnal qui ne contient pas tous les psaumes, in-16°, environ XIV^e siècle). Travail soigné et correct.

Enfin F. Rossi (*Cinque manoscritti*) publia en 1894, avec l'exactitude scrupuleuse qui lui est propre, le Psautier Bohairique de Turin, avec un fac-similé de ce manuscrit et les variantes de l'édition d'Ideler, la seule qui lui fût connue. Le manuscrit est mutilé : il commence avec le 17^e verset du Ps. LXVIII, et présente encore quelques lacunes ici et là. — On voit qu'on n'a pas encore tiré parti de tous les manuscrits connus pour l'édition du Psautier.

Proverbes. — Les chapitres i-xiv, 26, contenus dans le manuscrit de Berlin or. fol. 447, ont été publiés par Paul de Lagarde, en 1875, dans *Psalterii versio memphitica, etc.*, en caractères latins. « In museo bri-

tannico, dit-il dans la préface, duo codices berolinensis hujus simillimos ipse vidi (je suppose add. 18997 b. et or. 423); Monachii tertium fratrem custodiri a fido teste Khalmo traditum accepi quos executere nec poteram, neque vero si excusissem operæ videbar pretium facturus fuisse. » Cependant Paul de Lagarde donne en marge de son édition de nombreuses variantes dont il n'explique pas autrement l'origine que par des sigles : L. W. W¹. W². W³.

Ces mêmes chapitres des Proverbes ont été publiés encore par M. Urbain Bouriant en 1882, dans le troisième volume du *Recueil de Travaux*, etc., p. 129 suiv. d'après deux manuscrits de la Bibliothèque du patriarchat jacobite au Caire. Il est évident que ces manuscrits ont dû être copiés sur le même manuscrit que celui de Berlin qui est de deux ans plus ancien, s'ils n'ont pas été copiés sur ce manuscrit même. M. Bouriant donne une liste des variantes de l'édition de Paul de Lagarde. Il se trompe d'ailleurs quand il dit que ce dernier a publié son édition des proverbes d'après trois manuscrits de Berlin. Paul de Lagarde a publié dans ses *Bruchstücke*, etc., les versets 10-20 du chap. xxxi, d'après le Rituel de Tuki, p. 532.

Tous ces passages (i-xiv, 26; xxxi. 10-20) ont été réimprimés à Rome en 1886 par M^{gr} Bsciai, avec la traduction arabe.

Sagesse de Salomon. — M. Bouriant, dans ses *Fragments memphitiques*, a publié les passages suivants de ce livre, tirés d'un lectionnaire de la Semaine Paschale « copié en 1592 (des Martyrs AD. 1876) d'après un livre très ancien, par un prêtre copte... » chap. i, 1-9; ii, 12-22; v, 1-7; vii, 24-29.

Sagesse de Sirach. — Ce savant a publié aussi dans le précédent travail, d'après le même manuscrit, les passages suivants de la Sagesse de Sirach : i, 1-16, 18-27; ii, 1, 9; iv, 20-v, 2; xii, 13-18; xxii, 9-18; xxiii, 7-14; xxiv, 1-12. P. de Lagarde, dans ses *Bruchstücke*, avait publié, ii, 1-9, d'après le Rituel de Tuki, p. 530.

Les Douze Petits Prophètes. — On trouvera dans QUATREMÈRE, *Daniel et les Douze Petits Prophètes*, des détails intéressants sur les premiers essais de l'édition de cette partie de la version copte bohaïrique. Ces essais ne sont pas assez importants pour que nous nous y arrêtons ici. Quatremère lui-même n'a publié que de courts extraits dans son travail, à l'exception toutefois du prophète Zacharie qu'il donne en entier avec une traduction latine. Le texte copte est basé sur les deux manuscrits de la Bibliothèque nationale, et l'auteur indique les variantes du Cod. Vaticanus et du Cod. Alexandrinus.

Henry Tattam publia à Oxford, en 1836, une édition complète, avec traduction latine, des douze Petits Prophètes. Elle est basée sur une

copie de Woide des deux manuscrits de Paris, collationnée sur un manuscrit in-folio qui avait appartenu à J.-J. Marcel et qui était alors en la possession de J. Lee de Hartwell. Malheureusement Tattam, dans cet ouvrage comme dans les autres dont nous allons parler, ne donne pas l'indication des différentes leçons des manuscrits, en sorte que son travail, au point de vue de la critique, est à peu près inutile. — Le livre de Baruch a été publié à Rome par M^{sr} Bsciai, en 1870, d'après un manuscrit du Caire, et par M. Kabis, dans la *Zeitschrift für ägyptische Sprache*, 1872-4.

Daniel. — Ce prophète dans les manuscrits coptes vient généralement immédiatement avant ou immédiatement après les Petits Prophètes. Dans les manuscrits coptes, le texte de Daniel est divisé en treize *visions* comme il suit :

Vision I. Histoire de Susanne.

- II. Chapitre I du texte grec.
- III. — II
- IV. — III 1-30 avec le cantique des trois enfants.
- V. — III, 31 — IV.
- VI. — V, 1 — 29.
- VII. — V, 30 — VI.
- VIII. — VII.
- IX. — VIII.
- X. — IX.
- XI. — X-XII.
- XII. — Histoire de Bel.
- XIII. — Histoire du Dragon et de Daniel dans la fosse aux lions.

Les manuscrits coptes contiennent en plus une quatorzième vision, morceau des plus apocryphes. Cette division en treize visions est entièrement conforme à celle du Codex Alexandrinus, si ce n'est que dans celui-ci l'histoire du Dragon fait partie de la vision précédente, ce qui réduit le nombre des visions à douze; on voit par les scholies du Cod. Vaticanus que cette division se trouvait aussi dans d'autres manuscrits grecs.

La dixième vision a été publiée par F. Münter à Rome, 1786, en bohaïque, d'après le manuscrit de la Bibliothèque Angélique, et en sahidiq, d'après les fragments de la collection Borgia.

En 1849, J. Bardelli publia une édition complète de Daniel d'après les deux manuscrits de Paris, et le manuscrit de Tattam, dont il ne donne malheureusement pas la description. Il s'est aussi servi pour quelques passages du manuscrit de Paris copte 51, qui contient l'office de la semaine sainte; les variantes sont soigneusement notées en

marge; le texte sahidique de la vision X est réimprimé d'après l'édition de Münter.

Henry Tattam donna une seconde édition complète de Daniel en 1852 avec traduction latine. Il s'est servi du manuscrit de Paris copte 2 et des deux manuscrits qu'il avait rapportés d'Égypte; sur l'un de ces deux manuscrits il avait reporté des variantes recueillies par lui-même en Égypte sur un manuscrit de date récente. Bardelli s'était servi aussi de ces variantes.

Isaïe et Jérémie (avec les *Lamentations*). — Ces deux prophètes, par malheur, n'ont été publiés que par Tattam, en copte avec traduction latine, en 1852. Pour son édition Tattam s'est servi d'une copie qu'il avait faite au Caire sur le manuscrit du Patriarcat catholique et collationnée sur l'exemplaire du Patriarcat jacobite. Il avait aussi collationné le texte d'Isaïe sur le manuscrit de R. Curzon et celui de Jérémie et des Lamentations sur le manuscrit qui lui avait été donné par le duc de Northumberland. Les variantes ne sont pas données.

Ezéchiel. — La seule édition de ce prophète est celle de H. Tattam, parue en 1852. L'auteur (1) nous dit qu'il s'est servi de la copie qu'il avait faite du manuscrit de la Bibliothèque nationale à Paris, après l'avoir collationnée sur l'*exemplaire* de J. Bardelli et le *manuscrit* de J. Lee. Mais ce dernier manuscrit n'était lui-même qu'une copie du manuscrit de Paris, comme nous l'apprend Bardelli (2), et je crois qu'il faut en penser autant de l'*exemplaire* de Bardelli.

NOUVEAU TESTAMENT. — A. La *Version Bohairique*, du Nouveau Testament a été publiée en entier pour la première fois en 1716 par David Wilkins avec une traduction latine. C'est l'édition princeps de toute la version Bohairique. Elle est basée sur les manuscrits suivants : Oxford, Bibliothèque Bodléienne; Hunt. 21; Hunt. 20; Maresc. 5; Maresc. 6; Maresc. 52 et 53; Maresc. 99; Hunt. 4 (Sahidique); Hunt. 39 (Sahidique); Hunt. 43; Hunt. 122; Hunt. 203. — Rome, Bibliothèque Vaticane, Copt. 8; Copt. 9; Copt. 10; Copt. 11; Copt. 14; Copt. 16: — Paris, Bibliothèque nationale Copt. 13; Copt. 59; plus deux autres manuscrits Reg. 331 que je suppose être le Copt. 17 et Reg. 330 que je ne puis pas identifier. Il y avait là tous les éléments d'un bon travail critique, que nous chercions en vain dans l'édition de Wilkins. Point de variantes de tous ces différents manuscrits : l'auteur se contente de donner, dans ses prolégomènes, quelques rapprochements du texte qu'il a choisi, avec le grec et les autres versions. De plus, la traduction latine ne mérite aucune confiance.

(1) *Prophetæ Majores*, I, p. vii.

(2) *Daniel*, p. xix.

En 1829, la *British and Foreign Bible Society* publia une édition de la version Bohaïrique (avec traduction arabe) des Quatre Évangiles, à l'usage des Coptes. Le texte copte, édité par H. Tattam, n'est autre que celui de l'édition de Wilkins, collationnée sur le manuscrit de la Société. Ce travail n'a aucune valeur critique (1).

M. G. Schwartze, dont nous avons déjà parlé à propos du Psautier, avait entrepris de donner une nouvelle édition complète du Nouveau Testament; il ne publia que la première partie de son travail; elle parut en deux volumes : saint Matthieu et saint Marc, en 1846, saint Luc et saint Jean en 1847. Schwartze connaissait beaucoup mieux la langue copte que Wilkins; cependant son édition n'est pas aussi supérieure à celle de son devancier au point de vue critique qu'on avait le droit de s'y attendre. Il s'est limité aux manuscrits de Berlin, c'est-à-dire or. Dietz A. fol. 40, les copies de Petraeus (celles-ci n'ayant aucune valeur critique) et à l'édition de Wilkins; pour les variantes du texte grec, il n'a recours qu'au Codex Ephraem et aux éditions de Tischendorf, 1841, et Lachmann, 1842. Il ne donne pas la traduction latine. D'autre part, Schwartze a profité de la publication des textes sahidiques par Woëde dont il donne les variantes dans ses notes, quelquefois avec des corrections, ce dont il faut lui savoir gré. La mort arrêta l'œuvre de Schwartze.

Les matériaux que ce savant avait réunis pour la seconde partie de son travail furent confiés à P. Boetticher (plus tard P. de Lagarde), qui se chargea de conduire à terme l'édition, mais sur un plan différent. Les variantes de la version grecque furent exclues, et les manuscrits coptes des bibliothèques étrangères furent mis à contribution, quoique d'une manière insuffisante. Pour les Actes et les Épitres catholiques il se servit : 1^e de la collation que son prédécesseur avait faite de deux manuscrits anglais qu'il se contente de désigner par les épithètes de *Tattanianus* (Brit. Mus. or. 424) et de *Curetonianus* (Parham, 121), 2^e d'une collation faite par lui-même, ou par un autre, des MSS. copt. 65 et 66, de la Bibliothèque nationale. Pour les Épitres de saint Paul il utilisa les deux mêmes manuscrits anglais et un manuscrit de Paris, peut-être copte 17. (2) Les Actes des Apôtres parurent en 1852, les Épitres de saint Paul et les Épitres catholiques, en 1852 aussi. Le texte n'est pas traduit, en sorte qu'il est inutile pour ceux qui ne savent pas le copte.

A peu près en même temps Henry Tattam publia une magnifique

(1) Scrivener, II, p. 107.

(2) Voyez Scrivener, II, p. 120.

édition du Nouveau Testament pour le compte de la *Society for Promoting Christian Knowledge*, à l'usage du « saint Patriarche et de l'Église du Christ en Égypte ». Les Évangiles parurent en 1847, les Actes, les Épitres et l'Apocalypse en 1852. Cette édition est basée sur un manuscrit du patriarche jacobite et des manuscrits en possession de Tattam et de R. Curzon. Comme les autres éditions de Tattam et pour les mêmes raisons, elle n'a aucune valeur critique.

B. — **VERSION SAHIDIQUE.** — C'est à R. Tuki que revient le mérite d'avoir donné les premiers spécimens de la version Sahidique, dont il a publié de nombreux fragments dans sa grammaire (*Rudimenta*). Le manuscrit dont il s'est servi et dont nous avons déjà parlé, appartenait sans doute à l'ancien Fonds de la Propagande, s'il n'était pas sa propriété personnelle; car les *Rudimenta* parurent en 1778, et ce ne fut qu'en 1778 que le cardinal Borgia reçut les premiers fragments de sa collection.

Les premiers fragments de quelque importance qui furent publiés sont ceux de la collection Nani, I et II, l'un de saint Matthieu et l'autre de saint Jean. Ils parurent en 1785 dans l'ouvrage (*Egyptiorum Codicium*) de J. A. Mingarelli, savant helléniste de Bologne à qui le chevalier Nani avait envoyé sa collection et qui la publia avec une exactitude qui surprend de la part d'un homme qui n'avait jamais étudié la langue copte avant d'entreprendre ce travail. La publication de Mingarelli devait comprendre trois fascieules; les deux premiers seuls parurent; l'impression du troisième était commencée quand l'auteur fut arrêté par la mort. On conserve à la Bibliothèque de Bologne, avec les papiers de Mingarelli, un exemplaire imprimé (l'unique, je crois) de ce troisième fascicule resté inachevé. Il contient : 1^o un fragment de l'Évangile de S. Marc, XI, 29-XV, 22 (fragment XVII); 2^o les citations des Psaumes groupées en concordance (fr. XVIII), auxquelles nous avons fait allusion plus haut; et 3^o un fragment d'une homélie sur les premiers mots de l'Évangile de S. Matthieu : *Liber generationis Jesu Christi* (fr. XIX). Chaque fragment est traduit et annoté comme dans les deux premiers fascieules. Le premier fragment de la collection Borgia fut publié en 1789 par le savant Augustin A. Giorgi (*Fragmentum, etc.*). Ce sont les portions de l'Évangile de S. Jean contenues dans le n° 65 du catalogue de Zoega. Ce fragment est en copte et en grec et faisait probablement partie d'un manuscrit complet des Quatre Évangiles. Le texte grec comprend VI, 28-67 et VII, 6-VIII, 31.

La même année, le savant Danois M. Frédéric Münter publia sa *Commentatio de indele versionis Sahidicae*, ouvrage qui était terminé de-

puis plus d'un an, dit-il. On y trouve, d'après le n° 86 du catalogue de Zoega, les passages suivants, I Timoth., I, 14-11 16, VI, 4-21 ; II Timoth. I, 1-16. — Trois ans auparavant, le même savant avait publié le chapitre IX du livre de Daniel, d'après le n° 13 de la collection Borgia, dans l'ouvrage dont nous déjà parlé à propos de la version bohairique (*Specimen versionum Danielis*).

Ch.-G. Woïde fut le premier à entreprendre une édition critique de la version sahidique. Dès 1778 il était chargé par l'université d'Oxford de mettre en ordre et de publier les fragments du Nouveau Testament dans le dialecte de la Haute-Égypte, d'après les manuscrits de la Bibliothèque Bodléienne (fonds Huntington) ; et il se mit à l'œuvre sans délai ; mais à mesure qu'il avançait dans son travail ses matériaux augmentaient : il acquérait lui-même neuf fragments assez considérables par l'intermédiaire du consul anglais d'Égypte, G. Baldwin ; Mingarelli publiait les fragments de la collection Nani et le savant J.-G.-Chr. Adler, de Copenhague, communiquait à l'auteur divers fragments par lui copiés dans la collection Borgia. Ce ne fut qu'en 1788 que Woïde put commencer l'impression de son ouvrage ; il mourut avant de l'avoir terminé, en 1790. Henry Ford fut chargé par les directeurs de la Clarendon Press de continuer l'impression. Ce savant, non content de donner ses soins à l'édition et d'achever la traduction latine, revit soigneusement le texte sur les originaux, examina et corrigea ce qui avait déjà été imprimé de la traduction, et rédigea la préface. L'ouvrage (*Appendix ad editionem Novi Testamenti græci, etc.*) parut enfin en 1799. Comme le titre l'indique, c'est un appendice à l'édition du codex Alexandrinus par Woïde ; on y trouve une longue dissertation de ce savant sur la version copte, dissertation que Ford a enrichie d'excellentes notes. Par l'examen comparé de nos listes des fragments du Nouveau Testament on se rendra compte des ressources que Woïde et Ford ont eues à leur disposition et du mérite de leur travail.

Cependant le cardinal Borgia se préoccupait de faire publier un catalogue de sa riche collection, alors déposée à Velletri. Il confia ce soin au savant G. Zoega, déjà connu par le catalogue des monnaies égyptiennes de la même collection (*Nummi Aegyptii*), et par son fameux ouvrage sur les obélisques (*De origine et usu obeliseorum*). Le catalogue fut commencé en 1801 ou 1802. Le cardinal mourut en 1804, laissant, par testament, toute sa collection à la Propagande, qui, l'ayant réunie à l'ancien fonds de manuscrits orientaux, déjà augmenté des manuscrits originaux et des copies de R. Tuki, lui donna le nom de musée Borgia. Zoega compléta alors son travail par

la description de l'ancien fonds copte de la Propagande. L'impression fut commencée en 1805, et elle était presque achevée quand l'auteur fut arrêté par un procès avec les héritiers du cardinal. Zoega mourut lui-même en 1809 et son catalogue ne parut que l'année suivante, sous le titre assez inexact de *Catalogus codicum copticorum manuscriptorum qui in museo Borgiano Veleris adserrantur*.

Le *Catalogus* de Zoega est resté jusqu'à aujourd'hui le monument le plus complet et le plus important de littérature copte. Outre la description détaillée de chaque manuscrit, on y lit de nombreux et longs extraits des ouvrages coptes, spécialement de ceux qui ont trait à l'histoire ecclésiastique et aux institutions monastiques. Pour les fragments de la version sahidique, Zoega en a dressé plusieurs index fort complets, mais il n'en a publié lui-même que de courts fragments dont on trouvera l'indication dans l'ouvrage de Mgr Ciasca (*Fragmenta*, vol. I, p. viii et suiv.). Le *Catalogus* est complété par huit plaques gravées sur acier elles contiennent une quarantaine de fac-similés, répartis en neuf classes et représentant les différents styles de calligraphie que l'on rencontre dans la collection Borgia.

A cette période d'activité succéda un long sommeil des études scripturaires coptes, sommeil qui se prolongea près de trois quarts de siècle, pour la version sahidique tout au moins. Rien de cette version, dont l'importance était pourtant bien connue, ne fut publié pendant les soixante-quinze années qui s'écoulèrent de la publication de l'*Appendix* de Woide à celle du *Psalterii Copto-Thebani specimen* de Bernardin Peyron. Cet ouvrage parut en 1875, d'après le manuscrit de la Bibliothèque Nationale de Turin, avec des notes critiques tirées des trois éditions du Psautier bohaïrique par Tuki, Ideler et Schwartze, et aussi du manuscrit bohaïrique de Turin, qui, depuis, a été publié par F. Rossi. Comme Schwartze, B. Peyron se servit aussi des manuscrits grecs, mais sur une plus grande échelle et avec une méthode toute différente; car tandis que le savant allemand partait de l'hypothèse que le texte copte le plus pur est celui qui se rapproche le plus de l'hébreu, B. Peyron pose comme principe que les versions coptes ont été faites sur un texte des Septante déjà fortement égyptianisé, et c'est ce texte qu'il essaye de rétablir: « Jam non quaero quid in familia aegyptia proprius accedat ad hebraicum textum, sed quid familia ipsa adoptandum duxerat (*Psalterii*, etc., p. 10.)

La même année, P. de Lagarde publiait, avec le Psautier bohaïrique dont nous avons parlé plus haut, les fragments du Psautier sahidique de la bibliothèque de lord Zouche, Parh. 111, malheureusement transcrits en caractères latins. Personne, de notre temps, n'a mieux

compris l'importance des versions de la Bible en général, et plus particulièrement des versions orientales, que ce savant et regretté professeur de Göttingen. Ses nombreux ouvrages en sont témoins. Ce que P. de Lagarde ne pouvait faire par lui-même, il engageait et encourageait les autres à le faire. Sans relâche, pendant sa longue carrière scientifique, tantôt par ses écrits, publics ou privés, et tantôt de vive voix, il travailla à communiquer aux autres le feu sacré qui était en lui; ce n'est que justice de dire qu'on lui doit, en grande partie au moins, cette nouvelle efflorescence des études scripturaires coptes, qui a été si fructueuse déjà et promet de l'être davantage encore.

P. de Lagarde s'était proposé de publier lui-même la collection des fragments sahidiques de la Bible du musée Borgia; il recula devant la difficulté de pouvoir en donner une édition suffisamment correcte, se trouvant dans l'impossibilité de corriger les épreuves de son travail sur les originaux. D'ailleurs la congrégation de la Propagande avait compris qu'elle ne pouvait différer plus longtemps de livrer au public les trésors de sa collection. M^{gr} Agapios Bsciaï, vicaire apostolique des Coptes, homme très versé dans la connaissance de la langue copte, avait publié en 1882, dans la *Revue égyptologique*, 11, p. 358 et suiv., *Liber Proverbiorum coptice, cum notis*, et il aurait volontiers entrepris de publier la collection entière dont il avait même fait une copie. Toutefois, pour des raisons d'ordres divers, les administrateurs de la congrégation préférèrent confier cette tâche au R. P. A. Ciasca, de l'ordre des Augustins, alors consulteur et interprète de la Propagande, maintenant archevêque de Larisse et secrétaire de la même Congrégation; c'était en 1879, sinon l'année d'avant, et la mission du P. Ciasca s'étendait aux manuscrits de Naples qui avaient fait partie de l'ancienne collection Borgia. Le premier volume comprenant les livres historiques parut en 1885 avec dix-sept fac-similés en photolithographie; le second, contenant le reste de l'Ancien Testament, en 1889, avec vingt-six fac-similés en phototypie. Dans la préface du premier volume on trouvera en note le fragment des Rois conservé à la bibliothèque Laurentieune, à Florence. Cette édition ne laisse absolument rien à désirer au point de vue de l'exacte reproduction des manuscrits. L'auteur a eu le bon sens assez rare de respecter le texte des originaux jusqu'à dans ses moindres détails, jusque même dans ses défauts les plus apparents. D'ailleurs il note fort soigneusement, au bas de la page, les variantes des textes bohaïriques ou sahidiques déjà publiés ou manuscrits, et celles du Cod. Vaticanus, du Cod. Alexandrinus, du texte grec des Septante, de Sixte-Quint (édition de Tischendorf et,

pour la Genèse, édition de P. de Lagarde), de la version Syro-Hexaple (éditions de Ceriani, de Lagarde 1880, et Skat Rorda, 1861), et, dans les passages où la version sahidique s'éloigne des textes bohaïrique et grec, les variantes de l'hébreu et de la Vulgate.

A Göttingen, Adolphe Erman publiait, en 1880, ses *Bruchstücke* ou fragments de la version sahidique de l'Ancien Testament d'après les copies faites en Angleterre, en 1848, par Morritz Schwartze. Ce sont 1^o un fragment de l'Exode d'après Parh. 109; 2^o deux fragments des livres des Rois d'après un manuscrit de H. Tattam, qui se trouve peut-être dans la collection Crawford; 3^o un fragment de Jérémie, aussi d'après un manuscrit de Tattam qu'il m'est également impossible d'identifier avec certitude; 4^o différentes péricopes de l'Ancien Testament d'après le Lectionnaire Bodl. Hunt. 5, où Woïde a si fréquemment puisé pour son édition du Nouveau Testament. Ceux de ces fragments qui ne se trouvaient pas dans la collection Borgia ont été réimprimés en note par M^{sr} Ciasca dans son ouvrage.

Trois ans plus tard, P. de Lagarde publiait dans ses *Aegyptiaca* la Sagesse de Salomon et celle de Sirach, ainsi que le psaume ci d'après le manuscrit de Turin dont, dès 1853, il s'était procuré une copie faite par le savant Amédée Peyron. Je n'ai malheureusement pas encore réussi à acheter ou à emprunter un exemplaire de cette importante publication. Mais M. F. Rossi nous apprend que P. de Lagarde vint à Turin en 1882 pour corriger les épreuves de son travail sur le manuscrit original : ce qui, de sa part, est une garantie suffisante d'exactitude.

Dans le volume de ses *Orientalia* paru en 1879, P. de Lagarde avait exprimé le désir de voir publier promptement les fragments des diverses versions égyptiennes de l'Ancien et du Nouveau Testament que renfermaient les différentes bibliothèques de l'Europe. On se hâta, en France, de répondre à ce désir. Dès l'année suivante, Ch. Geugney, élève de l'école des Hautes Études, publiait un certain nombre de fragments de la version sahidique d'après les manuscrits coptes 68, 78 et 102 de la Bibliothèque nationale. Dans le manuscrit 102, toutefois, il a négligé les fragments suivants : saint Jean, xvii, 17-26; Actes, vii, 51, viii, 3.

M. G. Maspero avait publié en 1873, dans les *Mélanges d'Archéologie*, etc. I, p. 79, le passage IV Reg. xxv, 27-30 écrit sur un ostracon que lui avait donné M. Egger. En 1883, il donna, dans ses *Études égyptiennes* I, pp. 266-300, plusieurs fragments de l'Ancien et du Nouveau Testament. N'ayant pu consulter cet ouvrage, je me suis contenté, faute d'information sur leur appartenance, d'insérer ces

fragments dans la liste de la Bibliothèque Nationale avec la marque (M. E.). Le même savant publia en 1885, dans le *Recueil*, VI, p. 35-37 : des Actes, ix, 36-x, 10, de l'épître aux Romains, vi, 4-6 et de la première épître de Saint Pierre, iv, 12-14 que nous avons marqués (M.) sur notre liste dans la collection de Paris, quoique l'auteur ne dise pas où ils sont conservés. Ces derniers fragments proviennent des ruines d'Asfoun, au sud d'Erment. L'année suivante, M. Maspéro donnait, dans le tome VI du même ouvrage, p. 47-48, deux autres fragments : saint Matthieu, xxv, 14-41 et saint Luc, iii, 8-ix, 18, dont il n'indique pas non plus la provenance ni le possesseur; nous les avons portés sur la même liste, également avec la cote (M.).

Deux fragments, saint Matth., vu, 13-viii, 31 et saint Luc, xxiv, 12-26, appartenant au musée de Boulaq, furent publiés par M. Bouriant dans le IV^e volume du *Recueil*, p. 2-4. Ils ont été achetés d'un marchand du Caire. — En outre, M. Bouriant a publié en 1885, dans les *Papyrus d'Akhmim* (1), dont nous avons déjà parlé à propos de la version akh-mimienne, le fragment sur papyrus de saint Luc, i, 30-68, et deux ans plus tard, dans son *Rapport* (2), il a donné le texte de plusieurs autres fragments de la version sabidique provenant du monastère d'Amba Chenoudah, sans dire, toutefois, si ces fragments avaient été acquis pour le compte de la Bibliothèque Nationale ou pour celui du musée de Boulaq. Je les ai marqués (Bour.) dans la liste de Paris; le fragment sur papyrus est marqué (Bour. P.).

M. E. Amélineau a été chargé à trois reprises de missions scientifiques à Londres, 1862, à Rome, 1884 et Naples et à Rome, 1885, à l'effet de copier les manuscrits coptes du dialecte sabidique se rapportant à la publication du Nouveau Testament. Comme résultat de ces différentes missions, nous avons de M. Amélineau : 1^o Les *Fragments coptes* parus en 1884 dans le V^e volume du *Recueil*; ce sont les manuscrits 1, 3, 4 et 5 de la collection de Lord Crawford; 2^o les *Fragments de la version thébaine de l'Écriture (Ancien Testament)* commencés en 1886 dans le VII^e volume du *Recueil*, achevés en 1889 dans le X^e volume de la même publication. Dans sa très courte préface, l'auteur nous donne son travail comme le fruit de ses recherches dans ces différentes collections publiques et privées, y compris le musée de Boulaq et sa propre collection. Mais n'ayant ni l'envie ni le loisir d'entreprendre une édition critique, l'auteur a simplement ajouté bout à bout dans

¹ *Mémoires*, I, p. 259.

² *Ibid.*, I, p. 395 et suiv.

l'ordre des livres de la Bible les nombreux fragments qu'il avait copiés, sans donner les variantes fournies par les différents exemplaires, sans même indiquer l'origine, la valeur ni les cotes des manuscrits où il les a trouvés. Disons bien vite que par bonheur plus des quatre cinquièmes du texte publié par M. Amélineau représente la collection Borgia qui a été éditée par M^{gr} Ciasca avec une exactitude qui ne laisse rien à désirer; 3^e eonurremment à cette publication parurent les *Fragments thébains inédits du Nouveau Testament* dans la *Zeitschrift*, 1886 et suiv., sur le même plan, c'est-à-dire dans la même confusion que les Fragments de l'Ancien Testament. Il serait vivement à désirer que M^{gr} Ciasca publiait la partie du Nouveau Testament de la collection Borgia, le travail de M. Amélineau n'étant d'aucune utilité. — Nous mentionnerons aussi l'édition du livre de Job que le même M. Amélineau a publiée en 1887 dans les *Proceedings of the Society of Biblical archaeology*.

La dernière publication de quelque importance, quant à l'étendue, pour la version sabidique est celle des *Fragments de l'Ancien Testament*, par M. G. Maspero (1). C'est la collection de la Bibliothèque Nationale, provenant du monastère d'Amba Chenoudah. Le travail de M. Maspero est bon et vraiment utile. Le texte des manuscrits semble avoir été reproduit avec une rigoureuse fidélité, jusque dans les détails d'accentuation et de ponctuation. Chaque fragment est décrit d'une manière suffisante pour que le paléographe se représente la matière et le style calligraphique du manuscrit. On aurait pourtant désiré que ces fragments eussent été classés et numérotés, comme dans le catalogue de Zoega et que l'auteur nous eût donné des spécimens en fac-similé des divers genres d'écriture copte représentés dans cette riche collection. Avant chaque livre ou groupe de livres, on trouvera une liste des fragments inédits de la Bibliothèque nationale et de ceux des autres collections publiés antérieurement, spécialement par M^{gr} Ciasca et M. Amélineau.

De courts fragments de la collection de l'archiduc Rénier ont été publiés par M. Krall; à savoir : 1^o deux fragments du manuscrit des Psaumes que nous avons portés sur notre liste : Ps. cix, 1-2 (*Aus einer*, I, Mitth. I, p. 68); Ps. cxI (*Aus einer*, II, Mitth., II-III, p. 67-68); 2^o les fragments suivants d'un autre manuscrit sur papyrus des Psaumes (0^m,32 × 0^m,22) cxxxv, 1-3, 7-16; cxli, 2-5, 8; cxlii, 1-3 (*Aus einer*, I, Mitth. I, p. 67-68); 3^o Ruth, III, 14-iv, 3 (*ibid.*, p. 69); IV Reg., III, 25,

(1) Tome VI^e des *Mémoires*, 1892.

vi, 19, 24-25 (*Aus einer, II, Mitth. II-II, p. 67*) ; Marc, xiv, 40-46, 49-58 (*ibid.*, p. 68-69).

Dans le deuxième fascicule du second volume de ses *Papiri Copti*, F. Rossi a publié, en 1889, *Alcuni Capitoli dei Proverbi di Salomone* tirés du *Papyrus Septimus* d'Amédée Peyron (*Lexicon*). Ce sont vingt-cinq fragments d'un manuscrit des Proverbes, qui nous donnent, grâce à la patience studieuse de l'auteur, le texte continu du chapitre xxvii à la fin du livre, une grande partie des chapitres xxiv-xxvi et quelques versets des chapitres xvii, xviii, xx, xxi et xxvi.

F. Rossi croyait avoir épousé les Papyrus de Turin, quand il découvrit au fond d'une armoire un autre papyrus, ou plutôt des débris d'autres papyrus qui semblent avoir échappé à Peyron. Parmi ces débris se trouvaient un certain nombre de versets des chapitres xx, xxi-xxvii du livre de Job. M. Rossi les a publiés à Rome, en 1893, avec les autres fragments du même papyrus (*Un nuovo Codice*).

Les fragments de la collection de la Bibliothèque publique de Saint-Pétersbourg ont été publiés en 1885, par M. Oscar von Lemm, dans ses *Bruchstücke*, avec un supplément dans la *Zeitschrift*, sous le titre de *Sieben Sahidische Bibelfragmente*. Les fragments sahidiques de la Bibliothèque de Saint-Pétersbourg, qui se rapportent à la Bible appartiennent à deux fonds : l'ancien fonds et celui de Tischendorf. L'ancien fonds est représenté par un seul manuscrit le n° DCLXIII du catalogue de Dorn, contenant Josué, xv, 7-xvii, 1. Comme M^{gr} Ciasca l'a montré [*Sacrorum, etc., I, p. XXI-XXII*], ce manuscrit n'est qu'une copie (inachevée) du n° XI du Musée Borgia ; le fac-similé qu'en donne O. von Lemm me porte à croire que cette copie est de la main de R. Tuki. Le fonds de Tischendorf est représenté par : 1^o cinq feuillets et plusieurs petits fragments cotés Cod. Copt. Tischendorf I ; ce sont des restes d'un manuscrit des Évangiles ; 2^o plusieurs petits fragments non cotés, qui ont appartenu à un Katameros, ou Lectionnaire ; dans notre liste nous les avons marqués (Kat.). Le fragment de Jésus et les fragments de l'Évangéliaire forment le corps de la publication de M. O. von Lemm ; ceux du Katameros, sont donnés dans la préface, sous forme d'appendice.

En 1890, le même savant publia dans ses *Sahidische Bibelfragmente*, trois fragments provenant du monastère de Chénouti, maintenant conservés au palais de l'Ermitage à Saint-Pétersbourg : I) Prov., xi, 16-xii 13; II) S. Jean, x 8-29; III) id. xii, 48-xiii, 9. — La même publication contient aussi cinq fragments, de la même provenance, appartenant à M. Golenischeff : I) Ps. XLIX, 14-L, t3; II) Ps. cxviii, 152-cxix, 1; III) Marc, vi, 46-ix, 2; IV) Coloss., iv, 2-8; — V) I Thessal., i, 1-6.

IV. — DATE DES VERSIONS COPTES

Nous pourrions rechercher sous ce titre : 1^o à quelle époque les Saintes Écritures ont été traduites en copte ; 2^o à quelle époque remontent les versions coptes telles qu'elles nous sont parvenues. Mais la seconde question, dans l'état présent de nos connaissances, ne pouvant guère être résolue que par l'examen critique du texte, trouvera naturellement sa réponse sous le titre suivant, où nous parlerons de la nature et de l'importance des versions coptes.

Daniel Huet (1), après avoir rapporté l'opinion commune que la version copte de l'Ancien Testament a été faite sur les Septante, ajoute, on ne sait sur la foi de quel document : « Quamquam ex hebraeis etiam aliae Coptorum interpretationes extitisse creduntur ». Peut-être fait-il allusion à ce passage suspect (2) de Theodoret : Καὶ ἡ Ἐβραιῶν φωνὴ τοῦ μόνου εἰς τὴν Ἑλλήνων μετεβλήθη, ἀλλὰ καὶ εἰς τὴν Πομακίων καὶ Αιγυπτίων κ. τ. λ. (3).

L'existence d'une version copte faite sur l'hébreu est d'ailleurs attestée par un certain Zosime, de Panopolis (Akhmim), auteur d'un ouvrage de chimie inédit, qui nous a été conservé dans un manuscrit grec de la Bibliothèque de Gotha (4). D'après Munter (5), à qui nous empruntons ces détails, l'ouvrage en question serait probablement antérieur à l'an 390 ; mais Woide (6), ne considère pas ce témoignage isolé comme concluant. Il le rapproche pourtant du fait déjà remarqué par Lacroze (7) que certains Psaumes sont exempts de tous mots grecs, même de ceux qui dans les autres livres de la Bible sont généralement employés de préférence à leurs équivalents coptes ; d'où on pourrait conclure que ces psaumes appartiennent à une version faite directement sur l'hébreu et non sur le grec, et, apparemment par des Juifs. Il paraît en effet assez probable que certaines communautés juives d'Égypte avaient traduit les Saintes Écritures en copte pour leur usage. Mais cela ne prouverait rien en faveur de l'antiquité de la version copte, rien ne nous permettant de supposer que ces traductions soient plus anciennes que le Talmud de Babylone qui est notre unique source.

(1) *De optimo genere interpretandi et de claris interpretibus*, La Haye, 1863, p. 153.

(2) Munter, *Specimen*, p. 33.

(3) Theod. *Grxc. affectionum curatio*, V. Migne, *Patr. gr.* LXXXIII, col. 948.

(4) Cyprianus, *Catalogus*, Lipsiae 1714, p. 87, ad cod. CCLXIX.

(5) *Specimen*, p. 34-36.

(6) *Appendix*, p. [135] cf. *ibid.*, p. xix.

(7) *Thesaurus Epistolicus*, III, p. 70.

d'informations sur ce point [Voyez Buxtorf, *Lexicon Talmudicum*, aux mots פָּסָה et מְלִיאָה].

Woïde (1) avait cru trouver un argument plus décisif dans les citations de l'Écriture Sainte des ouvrages gnostiques, contenus dans les codd. *Askewanus* et *Brucianus*. D'après ce savant, la *Pistis Sophia* du cod. *Askewanus* ne serait autre que la *Sagesse de Valentin* dont parle Tertullien [*Adversus Valentinianos*, ch. II, Migne, *Patr. lat.* 2] et aurait été composée en copte dans la première moitié du deuxième siècle. Les citations de l'Écriture prouveraient l'existence d'une version copte sahidique au commencement du deuxième siècle. Le cod. *Brucianus* donnerait le même résultat : les éons dont il y est question étant évidemment les mêmes que ceux dont parle saint Irénée, il s'ensuivrait que les ouvrages gnostiques contenus dans ce manuscrit seraient antérieurs à saint Irénée (120-122). Mais à supposer même que ces ouvrages gnostiques soient aussi anciens que le dit Woïde et qu'ils aient été originairement écrits en copte (deux points que l'auteur affirme plutôt qu'il ne les prouve), la présence de citations de la Bible ne démontre nullement, à notre avis, l'existence d'une version copte à cette époque : Valentin et les autres gnostiques savaient certainement le grec et n'auraient pas été embarrassés pour traduire en copte les textes de l'Écriture qu'ils voulaient citer. D'ailleurs M. C. Schmidt (2) qui vient d'examiner, avec tous les secours de la critique moderne, les ouvrages contenus dans ces deux manuscrits, est d'une opinion toute différente de celle de Woïde. La *Pistis Sophia* ne serait pas l'ouvrage de Valentin, mais d'un ou plusieurs gnostiques de la secte des Sévériens (p. 659); elle aurait été composée en grec (p. 11) vers le milieu du troisième siècle (p. 598). Quant au codex *Brucianus*, il le considère comme formé de deux manuscrits distincts de contenu et d'âge (p. 18). Le premier divisé en deux parties (les deux livres de Jéû) a pour titre *Livre du grand Logos οὐτὸς μοστήριον* (p. 27) et, comme la *Pistis Sophia*, a été composé en grec (p. 11) par un Sévérien (p. 659) vers le milieu du troisième siècle (p. 598). Le second ouvrage du cod. *Brucianus* n'a plus de titre; il serait l'œuvre d'un gnostique de la secte des Séthiens-archontiques (p. 659) et aurait été composé en grec (p. 11) vers la fin du deuxième siècle (p. 664). Des deux manuscrits du cod. *Brucianus* le second serait le plus ancien et pourrait dater de la fin du cinquième siècle; le premier serait du commencement du sixième siècle (p. 12-13. Cf. p. 32 et 35). Ainsi donc les citations de

(1) *Appendix*, p. [136]-[139].

(2) *Gnostische Schriften, etc.*

l'Ancien et du Nouveau Testament contenues dans les ouvrages gnostiques ne prouvent rien en faveur de l'antiquité de la version copte.

La véritable preuve de l'antiquité des versions coptes est dans la rapide diffusion du christianisme en Égypte aux temps apostoliques. Ce pays fut en effet un des premiers à recevoir la Bonne Nouvelle. Elle y fut apportée, probablement, avant l'arrivée de saint Marc, par les Juifs qui se trouvaient à Jérusalem lors de la première Pentecôte. Ces nouveaux chrétiens qui étaient des Juifs hellénisants, se servant de la langue grecque, n'éprouvèrent sans doute pas le besoin de traduire les Écritures en langue copte. Quoi qu'il en soit, la nouvelle religion se répandit rapidement parmi les indigènes dès l'arrivée de saint Marc (1), ou, plus probablement en 40 (2). Saint Marc descendit d'abord dans la Libye qu'il évangélisa tout entière et passa ensuite, dit Tillemont (*ibid.*) probablement en Égypte et en Thébaïde. Il vint alors à Alexandrie dont il évangélisa les environs avant d'entrer dans la ville même ; puis il retourna dans la Pentapole où il établit des évêques. Il y resta deux ans et revint à Alexandrie, passa quelque temps à encourager les évêques dont il avait trouvé le nombre considérablement augmenté et se rendit à Rome, d'où il revint encore à Alexandrie où il fut martyrisé. À sa mort, c'est-à-dire en 62 (3) ou, au plus tard en 68 (4) l'Égypte, suivant l'opinion de la plupart des savants, comptait déjà plusieurs évêques (5). Le christianisme était donc déjà fortement implanté dans ce pays.

Rien d'ailleurs, pendant les cent cinquante ans qui suivirent la mort de saint Marc ne vint entraver les progrès de la religion chrétienne en Égypte, et c'est sans doute aux puissantes racines que la foi poussa alors dans ce pays qu'il faut attribuer la vigueur avec lequel il résista, plus tard, aux persécutions et à un ennemi plus redoutable encore, l'hérésie (6). La première persécution qui fut de quelque importance en Égypte est celle de Sévère, en l'an 189, sous le pontificat de Bémétrius, douzième patriarche d'Alexandrie. Eusèbe (7) nous dit à ce propos qu'Alexandrie était la grande arène où les athlètes du Christ étaient amenés de l'Égypte et de toute la Thébaïde. Le christianisme était donc universellement répandu dans la vallée du Nil à cette époque, fait qui est en-

(1) Tillemont, *Mémoires... Hist. Eccl. : Saint Marc.*

(2) Du Sollier, *Bolland. Act. Sanct. Jun., VII*, p. 12^e-14^e, dern. édition.

(3) Du Sollier, *ibid.*, p. 5^e-6^e.

(4) Tillemont, *ibid.*

(5) Du Sollier, *ibid.*, p. 9^e-10^e.

(6) Neale, *The history of the holy Eastern Church, Patriarchate of Alexandria*, I, p. 12.

(7) *Histoire Eccl.*, VI, 1.

core confirmé par la persécution de Dèce, en 247, sous le pontificat de Denis, quatorzième patriarche; elle s'étendit à toute l'Égypte (1). C'est alors que saint Paul, fuyant devant la persécution, quitta sa famille qui était en Thébaïde, pour se retirer au désert, où il resta et devint le père des anachorètes. A propos du schisme de Novat, Denis écrivit à Conon, l'évêque d'Hermopolis Magna (Eschmouneïn); à propos de l'erreur des millénaires il réfute un livre de Népos, un évêque d'Égypte, et se transporte dans la province d'Arsinoé, où des églises entières avaient embrassé cette même erreur (2). De plus nous avons différentes épîtres pascales de saint Denis qui paraissent s'adresser à plusieurs évêques d'Égypte (3). La diffusion de l'hérésie de Sabellius (condamnée en 260 au synode d'Alexandrie) parmi les prêtres et les évêques d'Égypte montre bien que le christianisme était alors fort répandu dans ce pays. Nous ne poussons pas cette étude plus loin, car l'histoire de la persécution de Dioclétien prouve trop clairement que l'Égypte, à la fin du troisième siècle, était universellement et profondément chrétienne. Il y avait des évêques partout et le monachisme inauguré par saint Antoine croissait avec une rapidité surprenante.

On ne peut pas conclure de cela que dès la fin du premier siècle l'Écriture Sainte avait été traduite en langue égyptienne. Les premiers évangélisateurs de l'Égypte, comme ceux de l'Arménie et d'autres contrées, se sont probablement contentés d'expliquer dans la langue du pays le texte grec de la Bible. Le grec est resté pendant plusieurs siècles la langue sacrée (liturgique et scripturaire) de l'Égypte, comme on peut le conclure des nombreux fragments de manuscrits gréco-coptes, liturgiques ou bibliques qui nous sont parvenus. Il est pourtant fort probable que des versions égyptiennes durent être faites dans le courant du deuxième siècle, le christianisme étant alors suffisamment répandu pour que l'ancienne population égyptienne ait formé la masse des fidèles et du clergé. Cette probabilité se change en certitude pour le troisième siècle. L'histoire ecclésiastique nous apprend que les Saintes Écritures étaient alors excessivement répandues chez les chrétiens d'Égypte, dont la grande majorité appartenant aux classes les moins instruites, ignoraient complètement le grec. Plusieurs passages de la vie de saint Antoine (4) prouvent d'une façon certaine que ce saint ermite ne connaissait d'autre langue que l'égyptien, et pourtant ce fut en entendant lire l'évangile à l'église, qu'il se décida à la vie monas-

(1) Eusèbe, *loc. cit.* 42; Neale, *loc. cit.*, p. 46.

(2) Tillemont, *op. cit.*; *Saint Denis d'Alex.* IX. Eusèbe, *op. cit.*, VII, 24.

(3) Neale, *op. cit.*, p. 68.

(4) Migne, *Patr. gr.* 26, col. 841, 944 et suiv.

tique. Saint Athanase prétend que ce saint possédait à fond les Saintes Écritures, assertion que confirment les nombreuses citations de l'Ancien et du Nouveau Testament que l'on rencontre dans les quelques écrits que saint Antoine nous a laissés (1).

L'histoire nous montre à la même époque un nombre considérable de personnages distingués, évêques ou abbés qui étaient très versés dans les Saintes Écritures et qui pourtant, comme saint Antoine, ignoraient le grec. La langue des églises et des monastères était la langue égyptienne. Saint Pacôme lui-même (292-318) n'avait appris le grec que dans un âge relativement avancé (*Rosweyde*). Nous voyons pourtant, par sa règle monastique, que saint Jérôme nous a conservée (2), que l'étude de l'Écriture Sainte était une des principales occupations de ses moines. Les postulants devaient apprendre les Psaumes avant d'être admis dans le monastère et les religieux les plus ignorants devaient savoir par cœur le Psautier et le Nouveau Testament. Aussi saint Épiphane (3) nous dit-il que Hierax, hérétique égyptien, très versé dans les deux langues, grecque et copte, et possédant à fond l'Ancien et le Nouveau Testament, avait séduit les moines égyptiens par ses arguments tirés de l'Écriture Sainte. C'est, croyons-nous, plus qu'il n'en faut pour nous autoriser à conclure que la Bible avait été traduite en langue égyptienne vers la fin du deuxième siècle au plus tard.

Les objections peu sérieuses de Wetzstein contre l'antiquité des versions coptes ont été résolues d'une manière suffisante par Woide (*Appendix p. [140]*). M. Headlam (4) a répondu à celles que M. Stern avait formulées dans son *Uebersetzung der Proverbia* (5). Quant aux objections de M. Ignace Guidi (*Le traduzioni dal Copto*), elles sont d'un caractère purement négatif et trouvent aisément leur réponse, 1^o dans la constatation de la haute antiquité du dialecte bohaïrique que M. Krall a mise en lumière (*Mitth.*, I, p. 11); 2^o dans la judicieuse distinction que ce même savant a établie (*ibid.*, II-III, p. 45) entre la littérature officielle et la littérature d'un caractère privé comme la littérature religieuse. — On pourrait, à notre avis, tirer une objection plus forte des fragments bilingues liturgiques et bibliques qui nous sont parvenus et qui, en règle générale, ne sauraient être antérieurs au sixième ou au septième siècle. On serait tenté d'en conclure qu'à

(1) Migne, *Patr. gr.* 40, col. 953-1102.

(2) Migne, *Patr. latine*, 53, 70.

(3) *Adversus Hieracitas*, Migne, *Patr. gr.*, 42, col. 171.

(4) Scrivener, II, p. 126.

(5) *Zeitschrift*, 1882, p. 202.

cette époque le grec était encore la langue officielle de l'Église; et que par conséquent on ne saurait faire remonter au deuxième ou au troisième siècles l'existence des versions coptes. Mais pourquoi ne se serait-il pas passé pour la version copte, ce qui se passa plus tard pour les versions arabes (Voir *Dict. de la Bible*, I, col. 853)? Pourquoi n'aurait-elle pas existé, pour l'usage des fidèles, à côté de la version grecque, qui aurait été seule pendant plusieurs siècles la version officielle et pour ainsi dire canoniquement reconnue; jusqu'à ce que celle-ci lui cédât cette qualité pour être définitivement écartée? Ne serait-ce pas, d'ailleurs, la meilleure manière d'expliquer la coexistence de plusieurs versions en dialectes si semblables que ceux du Fayoum et de la Moyenne Égypte? Ces versions n'auraient été que des traductions à l'usage du vulgaire, indépendantes de la version canonique, mais fort anciennes néanmoins, et non moins intéressantes que la version grecque, comme nous allons le voir.

V. — NATURE ET IMPORTANCE DES VERSIONS COPTES

Un simple coup d'œil suffit pour se convaincre que les versions coptes ont été faites sur les Septante pour l'Ancien Testament, et sur le grec pour le Nouveau Testament; il faut excepter toutefois Daniel pour qui on a substitué la version de Théodotion à celle des Septante. Non seulement la version bohaïrique est indépendante de la sahidique, mais ces deux versions paraissent avoir été faites sur des exemplaires grecs de recensions différentes; bien plus, on croirait parfois que dans le même dialecte plusieurs recensions ont été en usage concurremment. On comprendra par là qu'il est difficile, qu'il serait même téméraire, de se prononcer définitivement sur la valeur critique des versions coptes avant que nous en ayons des éditions correctes. Nous essaierons néanmoins de résumer les résultats probables auxquels on est déjà arrivé. — Disons d'abord d'une manière générale que les versions coptes fourmillent de mots grecs; beaucoup d'entre eux ont été incorporés, à une époque très reculée, à la langue copte, soit qu'ils suppléassent heureusement à une lacune dans la structure de la langue, comme les particules ḥλḥ, ȝ̄, γ̄p, ȝ̄v, μ̄v, ȝ̄c̄, etc., etc., ou qu'ils parussent plus propres à exprimer certaines idées philosophiques ou théologiques que leurs équivalents coptes, soit enfin que l'usage les ait mis sans autre raison sur le même pied que ceux-ci. Il n'est pas rare de trouver un mot de la version grecque rendu par un autre mot également grec; le traducteur a même poussé parfois la fantaisie jusqu'à employer tour à tour l'équivalent copte et le mot grec dans un même

passage pour exprimer un même mot de son original. Cette particularité de la langue copte la rendait très apte à traduire exactement des textes grecs. Ajoutez que le copte ayant un article défini et un article indéfini avait sous ce rapport une grande supériorité sur d'autres langues telles que le latin et le syriaque. D'un autre côté, Lightfoot (1) fait justement remarquer certains défauts de la langue copte, comme le manque d'une voix passive, et du verbe *avoir*. Ainsi pour ἀπεστάλησαν, le copte dit « celui qu'ils ont envoyé »; pour εἰς με, « il est à moi », comme dans les langues sémitiques. — Malgré cela la langue copte est, en règle générale, plus apte que toute autre langue à traduire littéralement le grec, et on peut s'en servir, avec discernement, cela va sans dire, là où les autres versions ne sont d'aucun secours.

Passons maintenant à l'examen des différentes versions.

A.) VEBSION BOHAIRIQUE.— t. *Ancien Testament*. — Les seuls travaux de critique textuelle que nous ayons, sont ceux qu'un savant catholique allemand, A. Schulte, a récemment publiés en se basant sur l'édition des Prophètes de Tattam ; [Die Koptische Uebersetzung der Vier grossen Propheten, Münster i. W. 1893, et die Koptische Uebersetzung der Kleinen Propheten, dans la Theologische Quartalschrift 1894 et 1895. D'après M. Schulte, la version bohaïrique des Petits Prophètes se rattache à la recension des Septante représentée par les manuscrits III, XII, 22, 23, 26, 36, 40, 42, 49, 51, 62, 86, 91, 95, 97, 106, 114, 130, 147, 153, 185, 228, 233, 238, 240, 310, 311, et les éditions Complète et Alexandrine. Dans certains passages pourtant elle se rapproche de la version de saint Jérôme (qu'il ne faut pas confondre avec la Vulgate). Ailleurs, par ex. Osée, VIII, 4; Joel, II, 11; III, 9; Am., VIII, 3; ix, 7; Michée III 1; VII 3; Habac., III, 13; Zach., I, 1; Mal., III, 5, elle se rapproche de la Vulgate : saint Jérôme dans son second travail, ayant préféré sans doute les leçons de l'ancienne Itala qu'il avait écartées dans son premier travail. Quelques leçons de la version bohaïrique s'accordent avec l'hébreu contre les manuscrits grecs; et on serait tenté de croire à une révision de cette version sur le texte massorétique; mais après tout, ces leçons proviennent peut-être des manuscrits grecs que nous ne connaissons pas. Münter (*Specimen*, p. 7) avait déjà remarqué que le passage de Jérémie cité par saint Matthieu, XXVII, 9-10, et que l'on ne lit dans aucun manuscrit de l'hébreu ni des Septante, se trouvait dans les deux versions coptes [Tuki, *Rudimenta*, p. 245]. Tattam [*Prophetæ Majores*, I, p. vi] observe qu'on ne le voit dans aucun des manuscrits bibliques,

(1) Scrivener, II, p. 124.

mais bien dans les manuscrits liturgiques de la Pâques, en particulier dans le manuscrit B. M. add. 5997, qui est du treizième siècle, et dans un autre manuscrit qui appartenait à ce savant. Voici la traduction latine qu'il en donne : « Iterum dixit Jeremias Pashori : Eritis aliquando cum patribus vestris repugnantes veritati et filii vestri venturi post vos, isti facient iniuriam magis abominandam quam vos. Nam ipsi dabunt pretium pro eo, cui nullum est pretium. Et nocebunt ei qui sanat morbos, et in remissionem peccatorum. Et accipient triginta argenteos in pretium ejus quem tradent filii Israelis. Et ad dandum id, pro agro figuli, sicut mandavit Dominus. Et ita dicent : Veniet super eos judicium perditionis in aeternum et super filios eorum quia condemnaverunt sanguinem innocentem. » Tuki cite ce passage comme le verset 4 du chapitre xx, mais d'après Woide il faudrait le placer à la fin du même chapitre.

II. *Nouveau Testament*. — Telle que nous la possérons dans la plupart des éditions et dans les manuscrits récents, dit M. Headlam (1), la version bohaïrique du Nouveau Testament concorde dans l'ensemble avec les manuscrits grecs les plus anciens. Sans doute elle présente aussi un nombre assez considérable des additions que l'on retrouve dans le texte traditionnel, mais, comme l'a remarqué Lightfoot, ces additions n'appartiennent pas à la version bohaïrique primitive : remarque, dont la correction se vérifie de jour en jour (2). Le texte bohaïrique original représente donc une tradition très pure, exempte des additions dites *occidentales*, que l'on rencontre dans la version sahidique et l'on a peine à croire qu'elle puisse être plus récente que celle-ci. Et si le christianisme s'est répandu en Thébaïde dès le commencement du troisième siècle, époque à laquelle la critique textuelle assigne l'origine de la version sahidique, il nous faut certainement admettre une date plus ancienne encore, tant pour l'évangélisation du Delta que pour la composition de la version bohaïrique.

B.) VERSION SAHIDIQUE. — I. *Ancien Testament*. Notre seule source d'information pour la critique textuelle de cette partie de la version sahidique est l'ouvrage déjà plusieurs fois cité de Mgr Ciasca (*Sacrorum Biblorum...*) Le savant augustin a fait dans la préface du vol. II^e un examen minutieux des fragments les plus considérables publiés dans ce même volume; particulièrement de Job, des Proverbes, de l'Ecclesiaste, d'Isaïe, d'Ezéchiel, de Daniel et des Petits Prophètes.

(1) Scrivener, II, p. 127.

(2) Voy. Sanday, *Appendices ad Nov. Testamentum, app. III*, p. 182 et suiv.

Voici en peu de mots ses conclusions. La version de Job nous a conservé très pure les Septante d'avant Origène. Quatre manuscrits sur cinq, xxiv, xxv, xxxiii et ic de Zoëga (le dernier est un Lectionnaire), omettent 362 versets qu'Origène avait fait passer avec l'astérisque dans la version des Septante. Il est donc évident que cette version a dû être faite avant le temps d'Origène, ou, en tous cas, avant que la recension d'Origène ne se fût répandue (et l'on sait par saint Jérôme avec quelle rapidité elle se répandit). De là on peut conclure sans témérité que les versions d'autres livres de la Bible d'un usage plus usuel que le livre de Job (les Psaumes par exemple et les Évangiles), sont également antérieures à Origène.

La version sahidique n'a pourtant pas échappé à l'influence des Hexaples. On découvre de nombreuses traces de cette influence dans le cinquième manuscrit dont M^{gr} Ciasca s'est servi pour son édition du livre de Job. Bodl. Hunt. 5 (Lectionnaire), dans la version des Proverbes, dans celle de l'Ecclesiaste et aussi, mais à un moindre degré, dans la version d'Ézéchiel qui en revanche semble avoir été revisée sur la version bohaïrique. La version d'Isaïe suit fidèlement les Hexaples. Daniel, comme en bohaïrique, est emprunté à la version de Théodotion. Les Petits Prophètes ont été souvent corrigés sur l'hébreu. Il y a donc eu une recension de la version sahidique, mais cette recension a eu lieu plus tard que celle des versions grecques. Cette recension est-elle celle d'Hésychius dont parle saint Jérôme (Alexandria et Egyptus in Septuaginta suis Hesychium laudat auctorem. Praefat. 1, in Paralip.)? M^{gr} Ciasca le laisse à décider à plus compétent que lui. En tous cas il n'hésite pas à attribuer une grande importance à la version sahidique pour la critique textuelle des Septante et donne, à propos du livre de Job, un certain nombre d'exemples du parti qu'on peut en tirer sous ce rapport.

II. Nouveau Testament. — Münter (*Commentatio*) a été le premier à examiner le texte de la version sahidique du Nouveau Testament. Voici le résumé de ses observations; elles sont limitées aux fragments de la collection Borgia. 1° La version des Évangiles s'accorde généralement avec les Codd. Bezae et R. Nat. Gr. 62, souvent aussi avec le cod. Ephreni et les Codd. 1, 13, 33, 42, 61, 69, c'est-à-dire, en règle générale, avec les manuscrits grecs de recension occidentale, rarement avec ceux du groupe alexandrin. Elle diffère souvent de la version bohaïrique et quelquefois pourtant s'accorde si bien avec elle qu'on ne peut se défendre de penser que l'une a dû être revisée sur l'autre. D'autre part, la version sahidique offre quelques leçons qui lui sont exclusivement propres, ce qui prouve qu'elle

a dû être faite ou revisée sur des manuscrits grecs d'une recension qui s'est perdue. — 2°. La version des Épitres de saint Paul, au contraire, se rapproche, dans l'ensemble, des manuscrits de la recension alexandrine (codd. *Alexandrinus*, *Ephraem*, 17, 32, 46, 47). Elle s'accorde aussi fréquemment avec les versions bohaïrique, arménienne et éthiopienne et avec les Pères Alexandrins, rarement avec les manuscrits ou versions de recension occidentale.

Woïde (1) porte un jugement assez différent de celui de Munter. Cette version, dit-il, est fort ancienne, comme le prouve son fréquent accord avec les codd. *Bezæ*, *Alexandrinus* et *Claromontanus*, les leçons de saint Irénée et celles de Clément d'Alexandrie. Elle n'est pas restée pure, mais il n'est pas exact de dire qu'elle a été entièrement revisée (*reformata*) sur la version latine. L'accord que l'on rencontre ici et là entre ces deux versions provient peut-être de ce que l'un ou l'autre manuscrit du copte ou même la version copte elle-même ont été retouchés sur la Vulgate, mais, généralement cela s'explique par la communauté d'origine. Si la version copte avait été refondue sur la Vulgate, elle s'accorderait plus fréquemment avec celle-ci. De fait, dit plus loin Woïde, pour une fois qu'il y a accord entre la version sahidique et le Cod. *Bezæ* d'une part, et la Vulgate d'autre part, deux fois il y a désaccord, et l'accord est bien plus fréquent avec le Cod. *Alexandrinus* qu'avec la Vulgate. D'ailleurs, les cinquante leçons environ, où le copte s'éloigne du Codex *Alexandrinus* et se rapproche de la Vulgate, ne sont pas propres à celle-ci; on les trouve aussi dans d'autres manuscrits de recension différente de la Vulgate; on ne peut donc pas dire que ces leçons ont passé de celle-ci dans la version sahidique.

Mais cette différence de sentiment entre Woïde et Munter est peut-être plus apparente que réelle. Il faut se rappeler que Woïde avait achevé sa dissertation et en avait même commencé l'impression une dizaine d'années avant la publication de la *Commentatio* de Munter; il n'avait donc pas pu profiter de la distinction que ce savant avait établie entre la version des Évangiles et celle des Épitres de saint Paul, ce qui, sans doute, aurait considérablement changé ses vues. De plus, les manuscrits sur lesquels il a travaillé : Bodl. Hunt. 3, 4, 5, 393, 394, les Codd. *Askewanus* et *Brucianus* et B. Nat. Copt. 44, n'appartiennent d'aucune façon au même groupe que les fragments de la collection Borgia dont Munter s'est servi, et n'ont certainement pas la même valeur au point de vue de la critique du texte.

(1) *Appendix*, p. [131] et suiv.

Aussi Lightfoot (1) se range-t-il, en substance, à l'opinion de Munter : « Le texte de la version sahidique, dit-il, quoique très ancien, est inférieur à celui de la version bohaïrique; il est moins pur. On y trouve nombre de leçons fort répandues au deuxième siècle; et il pourrait bien provenir, en grande partie, d'une source occidentale. La version sahidique diffère considérablement du texte traditionnel et se montre, pour le texte comme pour l'interprétation, complètement indépendante de la version bohatrique. En somme, ces deux versions diffèrent autant l'une de l'autre que deux versions distinctes faites sur des recensions distinctes d'un même original peuvent différer quand elles sont rédigées dans des dialectes apparentés. » Ce jugement se rapporte sans doute à la version des Évangiles; mais il est fâcheux que Lightfoot n'ait pas fait allusion à la distinction de Munter.

C. VERSION AKHMIMIENNE. — Les plus longs fragments que nous ayons de cette version sont ceux qui ont été publiés par M. Bouriant [*Mémoires*, I, p. 243 et suiv.]. Malheureusement nous n'avons ni le sahidique des fragments de l'Exode, ni le bohaïrique de ceux des Proverbes et ni l'un ni l'autre, pour les fragments des Macchabées. Le texte de ces fragments nous a paru tout à fait indépendant de la version bohaïrique et non moins, sinon plus fidèle que celle-ci. La langue en est d'ailleurs plus pure, moins chargée de mots et surtout de tournures et de constructions grecques. Krall [*Mith*. II-III, p. 266 et suiv.] nous a donné un spécimen de la version des Petits Prophètes Zach. ix, 5 et xiii, 5, 7, avec les versions bohatrique et sahidique et le texte des Codd. Sinaiticus, Vaticanus et Alexandrinus. Dans ix, 5, l'Akhmimien lit presque comme les Codd. Vatic. et Sinaitic. ἡσχύθη ἐπὶ τῷ παραπτόματι αὐτῆς [καὶ] ἀπολεῖται (ἢ) βασιλεὺς ἐν Γάζῃ, supprimant [καὶ] et ajoutant (ἢ). La bohatrique se rapproche au contraire du Cod. Alexandrinus tout en offrant une addition qui ne peut provenir que d'une source inconnue; en voici la traduction grecque, les parenthèses marquant les additions au texte des Codd. Vatic. et Sinait., les crochets marquant les omissions : ἡσχύθη (καὶ θαρσήσει ἐν) [ἐπὶ] τῷ παραπτόματι αὐτῆς (ἐπὶ τῇ εἰπίδος αὐτῆς) καὶ ἀπολεῖται βασιλεὺς ἐν Γάζῃ. La seconde addition appartient au Cod. Alexandrinus. — Dans xiii, 5 l'Akhmimien suit les codd. Vatic. et Sinaitic. Dans la leçon δέστι ἄγρωπος ἐργαζόμενος τὴν γῆν ἔγραψε, que le sahidique et le bohatrique omettent ainsi que le Cod. Alexandrinus. — Dans xiii, 7 l'Akhmimien suit exactement le Cod. Vaticanus, le bohatrique lit τὸν ποίμενα μου, au

(1) Scrivener, II, p. 138.

singulier comme le Cod. Alexandrinus et ἀνδρας πολίτης αὐτοῦ; le Sahidique τὸν ποιμένα sans le pronom possessif et ἀνδρα πολίτην αὐτοῦ comme le Cod. Alexandrinus.

M. Crum [*Coptic manuscripts*, p. 2-5] a donné un spécimen du même genre, tiré des deux fragments Jac. iv, 12, 13 et Jud. 17-20. Dans Jac. iv, 12, 13, les trois versions coptes s'accordent parfaitement et lisent... ρειτῆς εἰς (δε) ἐστιν ὁ νομοθέτης (καὶ ρειτῆς)... πορευσάμεθα εἰς τὴν δὲ τὴν πόλιν [καὶ] ποιήσωμεν ἐνιαυτὸν ἔνα... la version bohaïrique ayant (γαρ) au lieu de (δε). — Dans Jud. 17-20 la version bohaïrique est conforme au texte de l'édition de Mill, sauf la leçon τῆς ἀπεξεῖταις αὐτῶν au lieu de τῶν ἀπεξεῖταιν. La version akhmimienne s'accorde avec la version sahidique lisant comme elle... τῶν ῥημάτων τοῦ κυρίου ἡμῶν τοῦ γοῦ ἢ οἱ ἀπόστολοι αὐτοῦ ἔλεγον ἀπ' ἀρχῆς ἔτι ἔλεγον ἔτι ἐπ' ἐπιχάτου τῶν γράμμων ἔλευσονται ἐμπαῖται κατὰ τὰς τῶν ἑαυτῶν ἀπεξεῖταιν ἐπιθυμίας πορευόμεναι. Ces quelques spécimens sont trop peu de chose pour nous donner une idée de la valeur critique de la version akhmimienne; ils nous apprennent néanmoins une chose essentielle, c'est que ni la version sahidique ni la bohaïrique ne sont dérivées (1) de celle qui nous a été conservée dans les fragments d'Akhmim.

D. La version fayoumienne et la prétendue version de la Moyenne Égypte, qui ont passé pendant longtemps pour n'être que des transcriptions de la version sahidique doivent aussi être considérées maintenant comme un groupe indépendant, fait sur des originaux grecs différents de ceux qui ont servi pour la version sahidique. Le texte, autant que nous avons pu le vérifier, s'accorde presque aussi souvent avec la version bohaïrique, et fréquemment il diffère des deux autres versions, que celles-ci s'accordent ou non. De plus, même dans les passages où la version fayoumienne et celle qui est censée en moyen égyptien donnent quant au sens la même leçon que les autres, il n'est pas rare qu'elles en diffèrent par le choix du mot copte ou de la tournure.

En somme, il faut considérer ces versions comme autant de témoins distincts dans un même groupe qui appartient probablement à la recension d'Hésychius. Cela suffit pour démontrer leur importance pour la critique textuelle des Septante et du grec du Nouveau Testament (2).

II. HYVERNAT.

Washington.

(1) Scrivener, II, p. 126.

(2) Les versions coptes peuvent encore être de quelque utilité pour l'histoire du Canon comme l'a montré Lightfoot (Scrivener, II, pp. 123 et 137). Sous ce rapport les citations des ouvrages gnostiques ne sont pas à dédaigner. Mais cette question sortant du cadre de notre article, nous nous contenterons de renvoyer le lecteur aux ouvrages de A. Harnack (*Untersuchungen ueber das gnostische Buch P. Sophia*) et de C. Schmidt (ouvr. cité, p. 539 et suiv.).